



GENERAL WESLEY MERRITT.

Chicago, 2 mai.—Une dépêche de Washington au "Record", dit que le général Wesley Merritt, qui est sur le point de prendre sa retraite, a demandé à être relevé de son commandement du Département militaire de l'Est. Le Département a accepté sa requête. Le général John R. Brooke a été choisi pour lui succéder. Le général Merritt va partir pour l'Europe avec Mme Merritt, après le 10 mai.

TEMPERATURE

Du 2 mai 1900.

Table with 3 columns: Time, Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7 a.m., Midi, 5 P.M., 8 P.M.

Bureau météorologique.

Washington, 2 mai.—Indications pour la Louisiane—Temp.—beau jeudi; beau vendredi; vents frais principalement du nord.

Tenez-vous droits, Messieurs!

Il y a des choses qui feraient pleurer, si elles ne faisaient rire. Le petit incident qui s'est produit mardi dernier, à l'Hôtel de ville, au cours de la séance du conseil municipal, nous voulons parler de ces quelques messieurs qui sont allés féliciter nos conseillers municipaux dont le mandat prend fin lundi prochain, de l'honnêteté dont ils ont fait preuve dans l'exercice de leurs fonctions officielles, ce petit incident, disons nous, aurait pu paraître un témoignage flatteur pour nos conseillers sortants, si M. Parkerson n'en était venu changer le caractère, par quelques paroles malheureuses qui lui sont échappées. En effet, M. Parkerson ne s'est pas contenté de parler une fois, il a réclamé le privilège de clore la série des discours en sa qualité d'avocat. Que diantre! l'avocat venait-il faire là, quand le citoyen, le patriote, l'homme vertueux avaient déjà parlé? Et ce sont ces dernières paroles de M. Parkerson qui ont tout gâté, qui nous ont convaincus que la petite fête avait été organisée pour permettre à Jacksonisme d'exhaler une dernière plainte, plutôt que pour féliciter, comme on l'a prétendu, des mandataires fidèles. "Nous aurons les yeux sur l'Hôtel de Ville, a dit M. Parker-

de la population; c'est là qu'un travail d'épuration s'impose. Il y a des feuilles qui faussent l'opinion publique; et tant que nous ne serons pas débarrassés de ces vermines, la Nouvelle-Orléans ne pourra jamais, à l'étranger, jouir d'une enviable réputation.

Une excellente nomination du gouverneur Foster.

On nous apporte, à une heure avancée de la nuit, une excellente nouvelle que nous nous empressons de communiquer à la population. Le gouverneur vient de nommer de nouveau, le juge Blanchard, juge associé de la Cour Suprême pour un terme de douze ans. On ne pouvait faire un meilleur choix. Le juge Blanchard est un juge d'une rare droiture d'esprit, un juriste distingué, qui a fait ses preuves depuis longtemps; au savoir et aux qualités d'esprit, il joint une probité inébranlable et une fermeté de jugement qui est absolument incapable de céder à l'influence même la plus puissante. Ce sont des caractères de cette trempe qu'il faut à la tête d'un corps judiciaire. Nous serions trop fâchés que le gouverneur de ce choix; il lui fait le plus grand honneur. Son administration laissera parmi nous d'excellents souvenirs.

Il y a aussi des juges à Londres.

On verra, avec plaisir, que le sentiment de la justice n'a pas déçu depuis Salomon, qui le porta au degré le plus saugrenu qu'il ait été donné à l'antiquité de connaître. Depuis il y a eu des juges à Berlin. Il y en a maintenant à Londres, et ils le font bien voir. Ils ont manifesté leur rigueur et leur sagesse à deux hommes et un ours. Ces trois êtres avaient associé leur existence. Ils s'étaient installés à Trafalgar Square, devant la statue de Nelson. Les hommes jouaient de la musique, Martin dansait, le mob faisait cercle, criait, applaudissait et jetait des plâtres. Comme il invitait les artistes à cesser leurs jeux, et que ceux-ci protestaient, il les conduisit hommes et bête au poste prochain. C'est à ce moment que l'ours entra subitement en colère. On ne sait d'où lui vint cette répulsion instantanée et cette révolte de son honneur. Mais il se jeta sur l'agent et le blessa à la tête: en quoi il aggrava singulièrement son affaire. Les deux délinquants et l'ours passèrent la nuit au poste, en tête-à-tête avec leurs consciences; le lendemain, ils comparurent tous trois devant le tribunal. Que l'on imagine les juges solennels, les perriques indispensables à la justice anglaise, les accusés, l'ours complice et rebelle, et, enfin, la sentence qui les condamna à deux jours de prison. L'ours a passé ces deux jours dans l'écureuil de la prison. Ce châtiement était mérité, et la loi est satisfaite. Ainsi le règne de la raison s'étend jusque sur les animaux. C'est un trait admirable. Il est le signe d'une équité inflexible, et il se retrouve dans la plupart des législations primitives.

Si jamais, par hasard, vous sentez un malaise, buvez l'eau d'Abita: vous serez vite à l'aise.

L'Exposition de Paris

VUE DE LOIN.

On a beau être loin de Paris: on pense beaucoup à l'Exposition. Mais on y pense autrement que les Parisiens. Vous en admirez déjà les premières merveilles. Vous éprouvez déjà l'éblouissement d'un passage joyeux à travers les architectures baroques et les galeries bruisantes. Nous autres, provinciaux d'habitude ou d'occasion, lisons nous dans une feuille parisienne, nous avons dû vivre, ces jours-ci, du reflet de vos impressions. Les yeux moins occupés, nous avons songé davantage, et voici quelques unes de nos songeries.

D'abord, l'Exposition est ouverte. Elle existe. Elle aura son cours normal et, tout permet de le croire, un succès immense. Cela paraît tout simple aujourd'hui. Mais venillez vous reporter à quelques années en arrière, à un moment où furent donnés les premiers coups de pioche. L'opinion était sceptique. Elle l'était beaucoup plus qu'elle ne l'est d'ordinaire à l'égard des événements un peu lointains. "Jamais l'Exposition n'aura lieu..." Qui de nous n'a entendu mille fois cette phrase, et même ne l'a prononcée de temps à autre? Seuls, peut-être, M. Picard et quelques-uns de ses collaborateurs immédiats ont eu, dès l'origine, la foi, et l'ont toujours gardée.

Il y ont eu quelque mérite. Car il est arrivé ceci de paradoxal, qu'à mesure que l'Exposition se rapprochait, les circonstances paraissaient devenir de moins en moins favorables. Au dehors, au dedans, mille menaces avaient surgi. Avec notre caractère impressionnable à l'excessif, nous allions, hochant la tête et répétant, lorsque déjà les palais se dressaient, tout flambants dans leur robe de pierre neuve: "Jamais, jamais l'Exposition n'ouvrira!" Elle n'ouvrira pas parce que nous aurons la guerre étrangère. Elle n'ouvrira pas parce que nous aurons la guerre civile. Oui, cette affreuse pensée a pénétré dans nos têtes, a oppressé nos cœurs. Je ne parle pas ici pour le petit nombre de ceux qui la caressaient avec un voluptueux espoir. Et, maintenant, l'Exposition est ouverte. Et maintenant l'immense majorité, la presque unanimité des Français s'en s'en réjouit dans un élan de concorde renaissante et très douce.

A qui devons-nous cette heureuse surprise? Au hasard? Le hasard n'y a certainement pas joué. Mais n'exagérons pas le rôle des bouches, ont coopéré aussi, d'un cœur vaillant, à ce résultat. Il en est un pour le moins, que l'on doit remercier, et c'est le président de la République. Avec un calme courage, qui ne l'exemptait d'aucune amertume, mais qui lui donnait la force de les supporter toutes, pour le bien du pays, il a traversé des heures sans joie. La journée du 14 avril a dû lui paraître douce. Il a recueilli là, sous la forme d'une chaude, cordiale et, d'après les échos qui m'en sont arrivés, unanime acclamation, la récompense méritée de ces longs mois d'énergie silencieuse. Energiques comme lui, et comme lui calmes, tous les metteurs en œuvre de l'Exposition, des plus hauts placés jusqu'aux plus humbles, travaillaient, tandis que,

autour d'eux, passaient des souffles de tempête. Qu'ils soient remerciés! Et comment ne pas remercier la France elle-même, pour avoir refusé de se laisser conduire aux aventures, pour avoir persévéré, au milieu d'une crise dont nos successeurs mesureront mieux que nous-mêmes la gravité, dans le labeur quotidien, si appliqué et si fécond, qui l'enrichit, la console et la rend forte!

Mais ce n'est pas tout. Nous sommes très frappés à distance d'un autre trait qui, dès à présent, se dégage, et qui, souhaitons-le, se marquera de plus en plus. Une exposition universelle est ordinairement le triomphe de la matière ou, du moins, de l'intelligence humaine en tant qu'elle le pétrit et discipline la matière. Comme les précédentes, l'Exposition de 1900 aura ce caractère. Mais elle en aura un autre, qui se trouve souligné en termes très heureux, dans les discours d'inauguration. Elle sera l'apothéose de la volonté humaine, s'appliquant à rendre plus douces et plus justes les relations entre tous les membres de la cité.

J'entends bien l'objection, je vois le sourire! En réalité, l'Exposition de 1900, comme toutes les précédentes, nous montrera surtout du fer, du minerai, des applications nouvelles de l'électricité, etc... Rien de puérile comme cette objection. Si la partie de l'Exposition où le monde entier ira se rendre compte du progrès des œuvres sociales au cours de ce siècle est destinée à attirer tout particulièrement l'attention, c'est simplement parce que la conscience contemporaine a des exigences nouvelles et met précisément au premier rang les exigences de cet ordre.

Allons, haussons-nous un peu, pour essayer de voir les choses du point où on les regardera, quand nous n'y serons plus! La pire erreur que nous puissions commettre est de borner le monde moral au cercle étroit de notre vision personnelle. Par delà ce que nous découvrons, il y a l'infini de la bonne volonté. Ce sera un des bienfaits, et non le moins original, de l'Exposition qui s'ouvre, d'avoir, pour un moment, secoué la paresse coutumière des âmes, par un vibrant Sursum corda!

UN RECORD PEU ENVIALE.

A propos du récent attentat contre le prince de Galles, un journal anglais consacre un article aux entreprises criminelles, suivies ou non d'effet, dont ont été victimes les souverains actuellement régnant en Europe.

Le record appartient sans conteste à la reine Victoria, sur laquelle on n'a pas tiré moins de onze fois, avec quelque chance de succès. Elle a essuyé le feu, presque à bout portant, de John Francis, en 1842; de Hamilton, un ouvrier plâtrier irlandais, en 1849; de Robert Pate, un ex-lieutenant de hussards, en 1850; de Arthur O'Connor, en 1872, et de Robert Maclean, en 1882, au moment où elle pénétrait dans son wagon-salon à la gare de Windsor. Ce sont là les tentatives les plus sérieuses.

A trois reprises différentes, l'empereur d'Autriche a servi de cible à ses ennemis, et, tout au début de son règne, un Hongrois, nommé Joseph Libényi, a tenté de le poignarder au soir sur les remparts de Vienne.

Malgré toutes les précautions dont on l'entoure, le czar Nicolas II, monté sur le trône depuis 1894 seulement, a été déjà quatre fois en butte aux attentats criminels des nihilistes. Le roi Humbert a essuyé le feu de Passanotti, en 1878, et d'Acciarito, l'année der-

rière. On n'a pas publié les guet-apens dont le roi de Grèce a failli être victime, en 1898, aux portes d'Athènes.

Et, pour être complet, disons qu'on a tiré deux fois sur le roi de Danemark, deux fois sur l'empereur d'Allemagne, trois fois sur le roi des Belges et une fois sur le roi de Roumanie.

UNIVERSITE TULANE.

Département Médical.

Distribution des diplômes aux gradués.



Mlle JAQUET.

Il y a eu hier, au Grand Opera House, devant une foule d'élite, aussi intelligente qu'élégante, une bien belle et bien intéressante cérémonie—la distribution des diplômes aux élèves des écoles de médecine et de pharmacie de l'Université Tulane.

Le département compte plus de 410 étudiants et étudiantes, il a été délivré hier, 122 diplômes de médecine et 10 diplômes de Pharmacie. La cérémonie était présidée par le Dr. Stanford E. Chailid, doyen du collège; il a donné la parole à l'Hon. Chas. Payne Fenner, qui a prononcé le discours à l'adresse des Bacheliers.

On sait combien il est éloquent. Ce que nous appelons en anglais le Salutatory, a été prononcé par M. W. H. Seaman: le Dr J. B. Guthrie a prononcé le discours d'adieu (Valedictorian).

Ces deux jeunes orateurs ont fait de remarquables études et un superbe avenir s'ouvre devant eux. Puis, on a procédé à la distribution des diplômes de médecine et de pharmacie. Cent trente-deux diplômes ont été distribués en un seul jour, voilà qui fait honneur à notre université et prouve que les hautes études sont en grande vogue dans notre population.

Parmi les gradués en médecine, il n'y avait que des jeunes gens. Jusqu'ici, l'Université Tulane n'admet à ses cours de médecine que des hommes. C'est fâcheux, car pour devenir médecin, toute jeune femme est obligée de sortir du Sud et d'aller s'établir au Nord pour y faire ses études. Le fait est d'autant plus regrettable, qu'il y a déjà parmi nous des jeunes filles fort instruites, fort intelligentes, qui désirent consacrer leur vie à la médecine et sont obligées de se déplacer, d'aller dans un autre climat pour se livrer à leurs travaux.

Hier, notamment, il y avait deux jeunes filles qui recevaient leur diplôme de Pharmacie, fante de mieux: Mlle Martha Edith Holden, qui a fait ici, à la Nouvelle-Orléans, toute son éducation, et Mlle Clotilde C. C. Janquet.

Cette dernière, nous devons le dire immédiatement, est non seulement une élève de nos écoles publiques, mais elle est née à la Nouvelle-Orléans, qu'elle n'a jamais quittée.

Mlle Janquet, nous croyons l'avoir déjà dit, est la fille de M. Louis R. Janquet, le principal commis de l'Hôpital des Yeux, des Oreilles, du Nez et de la Gorge, et de Mme Caroline E. Haase, une pianiste distinguée.

Elle a été élevée parmi nous, dans le quartier français. Doucée de dons exceptionnels, elle a, partout où elle s'est présentée, remporté des succès éclatants. C'est surtout par l'extrême variété de ses aptitudes qu'elle étonne. C'est une vaillante, infatigable et une intelligence très vive. C'est ainsi que nous la verrons, le mois prochain, recevoir un diplôme de ce que l'on appelle l'Oratory College, dirigé par Miss L. Whitaker, puis courir à Philadelphie pour recevoir son diplôme de docteur.

N'a-t-elle pas déjà reçu, au Collège Commercial, conduit par M. Spencer, un diplôme pour la tenue des livres, sans compter celui qu'elle avait obtenu dans l'Ecole supérieure du haut de la ville? Notez qu'elle sort à peine de sa 20e année, puisqu'elle est née en 1879.

N'est-elle pas désolée qu'une jeune fille si étonnamment douée, soit forcée de s'expatrier pour étudier une science qu'elle ne peut acquérir chez elle et poursuivre une carrière qui lui est interdite parmi nous? En parlant ainsi, nous croyons être l'écho de toute la population intelligente de la Nouvelle-Orléans et nous souhaitons à Mlle Jaquet, à Philadelphie, tous les succès qu'elle mérite et tous les hommages qui sont dus à ses talents.

AMUSEMENTS.

Fête anniversaire "La France."

Rappelons à nos lecteurs que c'est ce soir à 7 heures et demie, qu'aura lieu la célébration du 7ème anniversaire de la fondation de la société, à la salle de l'Union Française, rue des Remparts. Comme nous l'avons annoncé hier, le spectacle se composera uniquement de tableaux vivants et de tableaux antiques sous la direction de M. Rivière et avec le concours de M. le professeur Schoenfeldt.

Hier soir, nous avons assisté à la répétition générale de ces tableaux et nous en avons été émerveillés. Ils sont tout simplement splendides et obtiendront sûrement le plus grand succès.

Tout le monde voudra assister à cette fête qui promet d'être une des plus belles de la saison.

GRAND OPERA HOUSE.

Tous nos lecteurs, spécialement ceux qui fréquentent le Grand Opera House, savent bien que la saison a été heureuse pour ce théâtre: et pour finir comme il a commencé, il nous donne, pour sa dernière semaine, la pièce la mieux faite, la mieux écrite, celle qui donne aux acteurs le plus d'occasions de déployer leurs talents. Aussi a-t-il fleuri depuis dimanche aux représentations de "Quo Vadis". M. Far-num surtout et Miss Esther Lyon y font merveille. "Quo Vadis" est leur véritable triomphe à tous les deux.

Le Canal Nicaragua

Une fois creusé deviendra une source de prospérité pour bien des personnes. Les fermiers de l'extrême est, aussi bien que ceux de l'extrême ouest, seront peut-être ceux qui en tireront le plus grand profit. Ce sera un bon fait pour l'humanité en général, car il améliorera la condition de la nation comme le "Flow" letter Stomach Bitter l'a fait pour celle des individus. Le Bitter est pour tous, mais particulièrement pour ceux qui ont pas de santé. Il y a un bien des cas de dyspepsie et d'indigestion guérie par ce médicament. Rien de plus sûr que de demander pour les maux d'estomac les dissolvants de foie, aux intestins et aux reins. Vous vous apercevrez qu'il épure le sang et agit sur l'appétit. Ayez soin que le Bitter de Rowan Privé, recouvre le col de la bouteille.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Un récidiviste de l'ivresse manifeste et des outrages aux agents comparait en correctionnelle. Interrogé sur sa profession, il répond: — "Fosseyeur..." — Et il ajoute d'un ton amable: — "A votre service, monsieur le président!"

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT. Par Georges Maldague. TROISIEME PARTIE.

Si le regret de l'acte accompli, du crime pour lequel on est là, par hasard les a fait couler, il s'atténue, il disparaît.

On vit en bête courbée sous un inexorable joug. Dès qu'une révolte éclate, ne fut-ce que la révolte d'une parole, à répression immédiate. Et les jours succèdent aux jours, les nuits aux nuits. Il y a deux semaines qu'elle est là, il semble à Mme Jollivet qu'il y a des années. Elle se demande si elle en sortira jamais. Les sanglots se heurtent ainsi dans sa poitrine, les pleurs coulent sur son visage morne. Les Halles, l'allée des Fleurs, sa maison, ses enfants... son homme. Elle a été bien heureuse avec lui, oh! bien heureuse! La stupeur, l'indifférence où elle sommeille depuis le meurtre, n'en sortant que pendant les visites de, ses enfants, ou de son avocat, quelquefois dans une crise de remords et chagrin, a fait place, au milieu de cette stupeur qui l'entoure, à un réveil de toutes les sensations anciennes. Parmi les travaux les plus durs, les plus répugnants lui ont été dévolus. Ployée sous les corvées, ses muscles tendus comme des cordes, frottant, grattant, lavant, elle dont le cerveau semblait endormi, elle pense, elle pense toujours. Son existence entière passe, repasse devant elle: son enfance, sa jeunesse, son mariage. Elle eût été bien heureuse

avec Jollivet, ils se sont bien aimés... Pourquoi cette jalousie l'attelle prise dès le début? une vraie maladie. Elle l'avait dans le sang... C'est ce qui a toujours troublé ce bonheur. Avec l'âge, cela ne faisait qu'accroître. Oh! son homme, ses enfants, sa Cécile si belle, si honnête, ses quatre garçons, et sa pauvre petite Zézette? Il arrive qu'elle ne veut pas croire, qu'elle ne croit plus à la chose effroyable. Elle se figure à son tour qu'elle a rêvé et que ce rêve continue. Cette maison aux longs couloirs où résonnent seuls les pas monotones, ces murs nus, marqués du frolement des jupes grossières, ce préau sombre, cette cour sans verdure, et la religieuse froide qui prie, la surveillante impassible, la menace sans cesse suspendue sur vous, pendant le sommeil comme durant les longues journées de labeur sans parole. Il a fallu à l'amie de Mme Harpin, la brave poisonnière qui élève l'enfant d'une de ses victimes, le bébé qu'elle croit, et croira toujours, être de Jollivet, ces quinze jours pour soupçonner des conversations mûrtes, des conversations entre ces femmes, dont l'hébététe laisse la place aux instincts pervers, dont les tendances mauvaises, mal domp-

tées, ne demandent qu'une occasion pour écarter. Ce n'est pas qu'elle ait eu l'envie d'observer, non seulement pour cela, de nature trop primitive, mais se concentrant trop dans ses impressions, pour en concevoir même l'idée. Elle fait la frappe, de sa brutalité sommaire, odieuse, parce qu'il se passa devant elle, parce qu'il lui était impossible de ne pas le voir. Elle se retrouvait, aux heures de la promenade dans la cour comme au réfectoire, comme au dortoir, avec sa division: les condamnées pour assassinat. Des visages de pierre sous le serre-tête blanc, ou des faces bestiales, à la mâchoire proéminente. Des yeux éteints, ou de fauves regards entre les paupières abattues. Mais aussi des physionomies normales, sans stigmates de dégénérescence ou d'atavisme, figures tranquilles comme si rien du passé ne revivait, ou figures ironiques, disant à l'étranger à quel une faveur particulière permet de visiter la prison: — "Vous me pensez malheureuse! Vous êtes bon!" Vis-à-vis de celle-ci, contrastant avec leurs compagnes, une prisonnière, formait une opposition aussi étonnante. Très jeune, un physique d'une douceur d'ange, de grand yeux bleus traversés, au lieu de la

leur inquiétante, comme d'une extase, elle avait une beauté suave qui faisait rêver. Les formes, dans leur gracilité presque enfantine, semblaient proportionnées sous la bure maron du costume. Seulement, quand on la considérait attentivement, la légère inclinaison de la tête, sur l'épaule gauche, paraissant d'abord une attitude naturelle, pouvait sembler la conséquence d'une défiance consecutive à quelque accident plutôt qu'à un défaut de naissance. L'épaulé était-elle un peu plus haute que l'autre? Etait-ce dans les muscles du cou que siègeait ce défaut? La pose, plutôt gracieuse à première vue, ajoutait au charme mystique de cette tête, dont la comète emprisonnée avec peine l'épaisseur soyeuse d'une chevelure ressemblait à de l'or pâle. Et seulement lorsque se produisait la scène, ou plutôt le geste qui la fit bondir, Amanda se souvint d'une visite reçue avant son départ de Saint-Lazare. Un grand garçon brun accompagnait ses enfants, qui venaient lui faire leurs adieux, le capitaine de Pierre Estarat. Il lui disait: — "Vous verrez à Clermont une jeune fille qui s'appelle Pulchérie; elle a été condamnée pour assassinat sur la châtellaine du Val-Rose, et elle s'est lais-

se condamner pour en sauver un autre... C'est une martyre... C'est une sainte... Rappelez-lui qu'Abôricé Soucaud ne pense que par elle... qu'il Pattend..." Au milieu de l'intense émotion du départ, sa famille en pleurs autour d'elle, elle répondit un oui machinal, faisait une vague promesse, dont elle ne se rappelait plus une minute après, qui ne lui revenait même pas à l'esprit, depuis qu'elle avait son numéro matricule dans la maison pénitentiaire. Ce souvenir éclata, brusque, devant l'acte qu'elle surprit et qu'elle taillit être la seule à payer. En descendant, en rangs serrés, au préau, un après-midi de pluie, où l'on ne pouvait faire la promenade dans la cour, elle se sentit soudain, à un tournant d'escalier, écartée d'une poussée assez vive pour qu'elle se retint à la rampe. Elle n'eût pas ouvert la bouche, insensible à tout choc physique, à cette surprise plus d'une fois subie, quoique avec moins de violence qu'aujourd'hui. Mais ses yeux, attirés par la virent ce qu'ils n'avaient vu, ni la veille, ni l'avant-veille, où à ce même endroit se produisait le même remous. La chose se passa avec une rapidité telle, qu'aucune des deux surveillantes, l'une en

avant du troupeau féminin, c'est à dire déjà en bas de l'escalier, l'autre derrière, pas encore sur ce palier, ne devait s'en rendre compte. Mais elles entendirent l'exclamation que jeta Amanda. — "Les gueuses! qu'est-ce qu'elles font? elles vont l'étrouffer." — Qui a parlé, demanda d'en haut la religieuse. La voix froide et sévère tombait menaçante sur tous les serretête blancs qui se penchèrent. Les yeux hors de la tête, la bouche tremblante, la vue du fort de la halle s'arc-boutant contre la rampe de façon à arrêter la descente, tendait le bras vers le coin où une de ses compagnes inconnues, frêle, petite, toute bleue comme une agonisante, pressée contre la muraille par dix ou trois autres, paraissait sur le point de perdre connaissance. — "Qui a parlé? répéta la voix devenue impérieuse de la gardienne. — C'est la Boscotte! fit une femme, dans un rire énervé, un rire d'hystérique. — J'interroge celle qui a parlé, dit la religieuse penchée sur la rampe; qui vient de répondre? C'est la Boscotte... Qui s'appelle la Boscotte, toi? — Ce n'est pas moi qui ai répondu! — Ni moi! — Ni moi! — Ni moi!"